

QUI EST RUDOLF STEINER ? (24^e ÉPISODE)

L'année 1889 fut aussi celle du premier voyage de Rudolf Steiner en Allemagne. Il alla notamment à Weimar, ville de Thuringe qui abritait les Archives de Goethe et Schiller. Sous l'égide de la Grande-Duchesse Sophie, se constituait, avec différents collaborateurs, une grande édition des œuvres des deux auteurs. Et Rudolf Steiner avait été pressenti pour y publier les œuvres scientifiques de Goethe dont il s'était occupé avec compétence pour l'édition de Kürschner. Il se rendait ainsi à Weimar pour fixer les conditions de sa future collaboration. Dans ce contexte, il était bien conscient de la nécessité d'avoir un diplôme universitaire. Il prépara donc une thèse de doctorat centrée sur l'œuvre de Kant. Dans la 53^e lettre, nous avons indiqué que le jeune Steiner s'était préoccupé de l'étendue des capacités de connaissance de l'être humain. Alors que le philosophe de Königsberg considérait que le savoir s'arrête à l'horizon des perceptions sensorielles, Steiner récusait spontanément ce point de vue qu'il considérait comme erroné, au vu de son expérience de la perception directe du monde de l'esprit. Dans la foulée, il refusait déjà que l'homme se réduise à enregistrer passivement ce qui lui venait des sens. Cette expérience fondatrice aura des prolongements, à la fois dans sa « *Théorie de la connaissance chez Goethe* » dont il a été question dans la 63^e lettre et dans ce qui sera sa thèse présentée en octobre 1891 à l'Université de Rostock, où l'on n'exigeait pas que le candidat fut titulaire du baccalauréat, ce qui était son cas.

Dans cette thèse, publiée en 1892 sous le titre « *Vérité et science* »¹, Steiner s'attaque à un autre pilier de la philosophie de Kant, à savoir qu'il existerait des jugements a priori, c'est-à-dire des jugements qui n'auraient pas à être démontrés par un acte de connaissance. Pour R. Steiner, construire une telle épistémologie, c'était bâtir sur du sable, avec la conséquence capitale que toutes les autres sciences ne pourraient pas s'appuyer sur une solide théorie conçue sans préalable, et s'effondreraient à leur tour. Une science de la connaissance devait pouvoir s'élaborer uniquement à partir de ce qu'est « *connaître* », sans aucun présupposé.

Comment dès lors élaborer une théorie du savoir humain sans présupposition ? Autrement dit comment aller au-delà de Kant qui affirme ce que la connaissance humaine ne peut pas faire, en lui fixant des limites, mais ne dit pas ce qu'elle pourrait faire. La démarche que préconise Steiner consiste à considérer que toute connaissance porte sur un « *donné* » dont l'existence ne dépend pas de l'être humain. Ce donné, c'est le monde tel qu'il s'offre aux perceptions sensorielles et qui, comme tel, ne contient aucun savoir. En effet, il est évident que le monde est impuissant à se penser lui-même en produisant des concepts. Cela, seul l'être humain peut le faire. Le savoir doit dès lors venir de l'homme qui fait face au monde, et doit susciter en lui, par lui-même, les concepts et les idées qui permettront d'interpréter le donné en question. Ce penser ne repose dès lors que sur lui-même et aucun concept ne peut venir du monde et exister avant qu'il ne l'ait produit. Tout concept a priori, en dehors d'un penser qui le fait naître, n'a aucune consistance du point de vue d'une science de la connaissance qui prétend remonter à la racine de tout savoir.

¹ R.Steiner, *Vérité et science*, EAR.